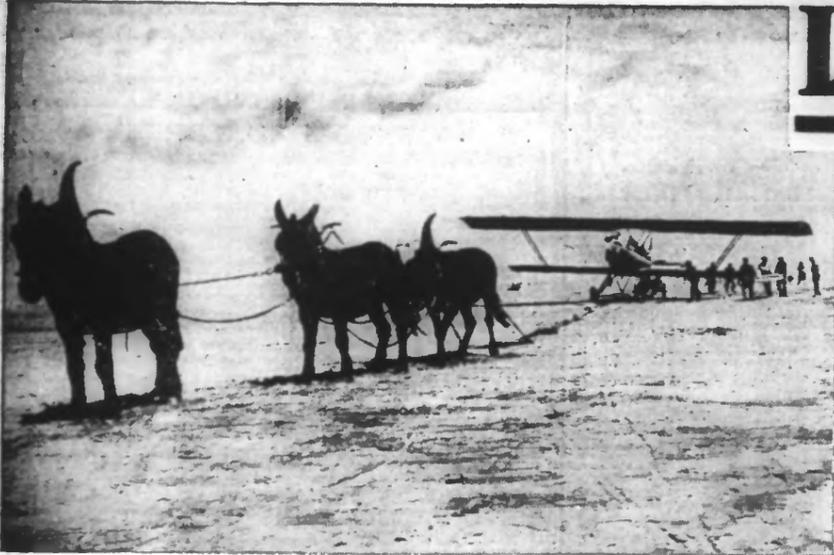


L'actualité illustrée



Une panne de moteur, survenue à deux aviateurs du centre d'Istres, les obligea à se poser en pleine Camargue. Le train d'atterrissage s'étant enlisé, l'appareil fit un superbe « cheval de bois ». Il fallut chercher des chevaux pour remorquer l'avion. Les aviateurs sont indemnes. (Ph. Keystone.)



Un cours de cuisine est installé à Paris. C'est un cours pratique, où les plats, une fois préparés, sont vendus aux ménagères du quartier. (Ph. N.Y.T.)



Les fêtes du Printemps se déroulent en Suisse. Voici un paysan jouant de la « corne des Alpes ». (Ph. Roi.)



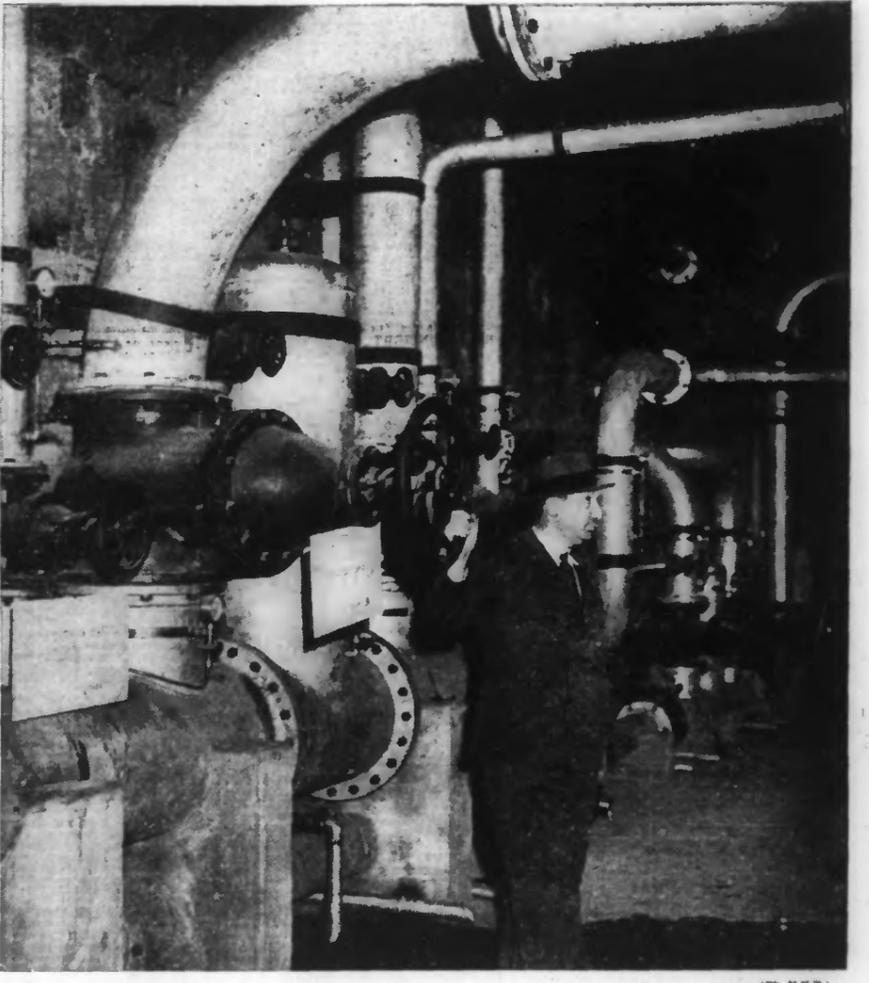
Venant de Cuba, le comte de Cavadonga, fils de l'ex-roi d'Espagne, et la comtesse, sont arrivés à Paris. (Photo Trampus.)



Le peintre Marschall vient d'offrir à Hitler un tableau qui le représente avec le maréchal Hindenburg. (Ph. Fulgur.)



L'office des marchands de quatre saisons à Londres. Le vicaire de l'église Sainte-Marie-Madeleine, accueille les fidèles qui arrivent dans leurs pittoresques costumes recouverts de boutons. (Photo Trampus.)



De grands travaux ont été entrepris à l'Opéra pour aménager le dispositif de sécurité contre l'incendie et le poste de commande des vannes qui permettraient de noyer et d'isoler tout foyer d'incendie. (Ph. N.Y.T.)

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du vendredi 1^{er} mai 1936. — N° 11.

le Missel d'Amour

par Albéric Cahuel

J'allais de long en large, pensif, dans cette pièce dont Pierre et Laure s'étaient efforcés d'adoucir l'austérité sans âme. Un peu de feu brassait dans la cheminée. Une touffe de violettes fraîchement cueillies trempait dans l'eau d'un cornet de cristal. Sur la table s'ouvrait un vieux livre de la bibliothèque, le tome premier des « Confessions », d'une édition de 1776 qui eût enchanté Simat. Et, malgré ces attentions de l'amitié, ce lieu conservait sa froideur morte et close. Je cherchais la trace, même fugitive, d'un passage de femme, et je ne trouvais rien. Ah ! si, pourtant, il y avait le portrait...

leur, de la passion peut-être, une image de femme perd ses contours indifférents. On apparence d'instinct le visage anonyme à d'autres visages connus, auxquels un événement d'histoire ou une exaltation d'artiste ont donné pour des siècles une signification de sensibilité. Par des analogies de traits, on tente des reconstitutions d'âme et même, dans la banalité des rencontres de la vie courante, lors de notre voyage quotidien à travers la foule, ne nous arrive-t-il pas de nous dire à propos d'une femme qui passe : « J'ai déjà vu ces yeux... Je suis sûr de ne pas ignorer de sourire... Ce geste libéré m'a révélé, un jour, tout un caractère... Cette silhouette qui s'abandonne à des nonchaloires conscientes et voulues dont je sais le calcul... » En contemplant ce portrait, je ne pou-

vais m'empêcher de laisser mon imagination s'appliquer à un travail de divination. Je savais bien pourtant que cet effort risquait d'être inutile. A des inexpériences de métier, on reconnaissait le pinceau d'un amateur, mais non point d'un amateur dépourvu d'art. ni, me sembla-t-il, d'intérêt attendri pour le modèle. Quel qu'il en fût, ce peintre avait réalisé une œuvre d'émotion où se conservait de la vie. La tête fine, allongée dans une grande pureté d'ovale, semblait petite, presque immatérielle, tout en clarté dans une abondance de cheveux très noirs. Des yeux d'Italie aux paupières lourdes et ambreées éclairaient d'une flamme discrète la matité des chairs. Le menton sans arête vive se fondait dans la douceur d'une ombre caressante. Le col, presque trop éveillé, ajoutait de la fragilité à de la grâce. Eh ! parbleu, en dépit des gaucheries de ce pinceau sans école, mais inspiré, je reconnaissais le type de femme, de vierge que nous a légué Lulni. N'était-ce point là une réplique moderne de cette madone de l'« Adoration des Mages » que l'on visite en l'église de Sarronno ? Par les yeux surtout s'identifiaient les deux inspirations ou les deux modèles, ces longs yeux baissés, voilés, un simple trait mince de lumière sombre, une flamme brûlant en plein mystère, avec la seule révélation d'une étincelle peut-être divine. Ici comme là-bas le regard

se taisait, se fermait à demi sur un rêve ; mais le bouche humaine, très humaine, avait un sourire d'amour avec des lèvres humides ! Ce visage de femme, à le mieux contempler, n'était ni d'un pays, ni d'une époque. Fine beauté lombarde peut-être. Mais n'avais-je pas rencontré dans la Navarre espagnole d'exquises Tolosanes de ce profil ? Et j'ai pu me rendre compte ensuite que, dans le Périgord même, sur ces côtes et tout le long de cette vallée de prairies, les lueurs de ce visage se rencontraient parmi les plus humbles bergères. Je regardai longuement le portrait sans signature, mais daté de l'année 1882. Le modèle, cette très jeune femme, serait aujourd'hui presque d'un grand âge. Son mystère était absolu. Je ne savais même pas son nom de jeune fille, et mes amis, Pierre, Laure, ne s'étaient sans doute pas soucés d'être plus renseignés que moi. « Mme Verdier-Ferrand », avait murmuré Laure. Oui, Mme Verdier-Ferrand, sans doute, mais si peu Verdier-Ferrand tout de même que cette femme, sous ce nom acquis et presque aussitôt abandonné, demeurait impersonnelle et anonyme. On connaîtrait aisément, par quelque papier dans un vieux meuble, par un document de notaire, le nom, le prénom surtout de cette disparue ou de cette morte, mais je ne sais pourquoi je pressentais que ce nom n'apprendrait rien de plus et que cette créature, pour

avoir offert sa jeunesse au martyre de ce mariage et de cette vie close, avait dû vivre sans famille et sans espoir. J'imaginai une existence unie, sans contacts, dans un couvent, une mentalité sans reflet de vie réelle, une figure sans reflet de légende de vitrail. Où l'homme du Roc-Ferrand l'avait-il vue ? Où l'avait-il prise ? ou qui la lui avait donnée ? On songeait à quelque tuitrice âgée, à quelque supérieure de communauté pressée de casser une pupille ; et, plus tard, effectivement, lorsque les circonstances m'ont révélé peu à peu le destin de cette femme, j'eus la confirmation que mon hypothèse était d'accord avec l'histoire vraie, simple et lamentable du mariage hâtif de Mme Verdier-Ferrand, après deux entrevues dans un parloir de pensionnat. J'eus, cette nuit-là, un très mauvais sommeil, non pas ce sommeil troublé par les péripéties d'un rêve absurde, mais plutôt cette somnolence où la pensée s'agit sans se fixer, sautillante, tourbillonnante avec une vibration bourdonnante de toupie à musique. Je fus tourmenté par cette impression que je refaisais, en d'incessantes et vertigineuses allées et retours, le voyage au but duquel je venais de parvenir. Et puis, lassé de cette course imaginaire, ou dans quelque effort de l'esprit pour se libérer, je sortis de cette frénésie inconsciente et je m'éveillai. Les membres rompus, le cerveau malade.

Tout était noir. Il n'y avait pas, flottant dans l'ouverture des rideaux, le moindre rayon de lune. Le silence de la campagne enveloppait et feutraient le silence de la maison. Je n'eus pas une seconde l'idée de rallumer le flambeau près de moi. A quel bon ! Je ne voulais pas lire. Il me venait, peu à peu, après l'agitation de ce mauvais sommeil, la sensation pesante d'un repos éveillé. Mes idées, en cette détente, se ressaisissaient, se disciplinaient, se groupaient le long d'un fil et vers une direction. Je me disais ou à peu près : « Que suis-je venu faire ici ? J'aime beaucoup Laurette par une vieille habitude et surtout sans doute parce qu'il faut aimer quelqu'un ou quelque chose dans une vie de célibataire. J'ai de l'amitié pour Pierre. Mais que puis-je pour eux et d'abord pour elle ? Je ne suis pas un médecin. Il est visible que ma petite parente souffre d'un malaise nerveux dont la cause obscure, comme le suppose Verdier, est en ces lieux où l'on dort mal. Il faut sortir Laure d'ici et vite. Mais elle résiste et cet enjètement incompréhensible me déroute. Qu'a-t-elle présent ? Que devine-t-elle ? Car elle devine quelque chose. » Cette créature aérienne, tout en esprit, voit plus loin que nous. Mais elle est aussi une volonté. Je me rappelle qu'un jour de sa quinzième année, avant sur le parquet, ce n'était point dans ma chambre, mais tout auprès, sans doute dans la bibliothèque voisine. (A suivre).

Mes réflexions n'allèrent pas plus avant. Un bruit, si léger soit-il, prend toujours une importance quand il se produit dans un silence jusqu'alors absolu. Je venais de percevoir un frolement, comme le glissement d'un pas sur le parquet. Ce n'était point dans ma chambre, mais tout auprès, sans doute dans la bibliothèque voisine. (A suivre).